A photograph of a wine glass filled with red wine, set against a light, neutral background. A semi-transparent white circle is overlaid on the left side of the glass, containing the text 'LE PETIT ROUGE D'UN CINÉMA EN NOIR ET BLANC' in a bold, black, sans-serif font. The glass is a classic wine glass shape with a long stem and a wide, rounded bowl. The wine is a deep red color, and the glass is partially filled. The lighting is soft, creating a subtle shadow on the surface below the glass.

**LE PETIT ROUGE
D'UN CINÉMA
EN NOIR ET BLANC**

LE FRENCH

ROTTEN



PRIX SPÉCIAL D'OR FESTIVAL DE VENISE





Compte à rebours

*Une visite du film de Louis Malle
Le feu follet*



En 1931, Pierre Drieu La Rochelle publiait un roman dans lequel il donnait la parole à Gonzague, un jeune héroïnomane ayant décidé de mettre fin à ses jours. Il s'inspirait à ce moment-là de son grand ami Jacques Rigaut, écrivain cocaïnoman, mort par suicide en novembre 1929... Le 15 mars 1945, à 52 ans, l'auteur du Feu Follet se suicidait à son tour, en grande partie, sûrement, pour s'épargner les conséquences judiciaires de sa collaboration active avec le régime nazi... Louis Malle attendra 1963 pour décider d'adapter au cinéma son livre de chevet, ce roman de Drieu La Rochelle. Gonzague est remplacé par Alain, le produit héroïne par l'alcool, les années trente par les années soixante, mais les désirs d'en finir avec la vie sont toujours présents... Maurice Ronet, l'interprète d'Alain dans le film, est mort, lui, alcoolique, en mars 1983, à 55 ans... Embarquons dans les dernières heures de vie d'Alain, un trentenaire qui a décidé de tirer sa révérence sur un monde dans lequel il ne prend plus de plaisir, et qui lui est même devenu indifférent, voire hostile...



Alain et Lydia dans cette chambre, dans ce lit, le regard plongé dans celui de l'autre mais à distance, malgré l'intensité des regards, on est là sans trop en dire, mais on en attend beaucoup... On s'offre cette cigarette après l'amour. Alain la fume comme un condamné à mort... A onze heures, Lydia doit déjà partir, prendre son avion, quitter l'homme qu'elle aime, du moins à sa façon. Il la remercie d'être venue. Elle, c'est la femme d'Alain, Dorothy, qu'elle remercie. Elle la remercie de lui avoir donné l'adresse de la clinique où Alain séjourne en ce moment et depuis quatre mois. A son retour à New York elle dira à son amie Dorothy que son mari est bel et bien guéri, guéri de son addiction à l'alcool. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, guéri ? L'abstinence est-elle une guérison, un modèle de guérison ? L'addiction chez Alain n'est-elle pas plutôt le symptôme d'un mal bien plus profond ?

Une chose est sûre, Lydia ne dira rien à son amie Dorothy de la nuit qu'elle a passée avec son mari, même si, en fin de compte, il soit probable que ça l'arrange. Il y a six mois, Dorothy et Alain ont parlé de divorce, une fois, juste avant son retour en France. Depuis, plus rien. Juste un chèque envoyé au docteur tous les mois, quelques lettres échangées, pas beaucoup plus... Lydia pense qu'Alain a besoin d'une femme riche qui ne le quitte pas des yeux pour qu'il ne soit pas triste et qu'il ne fasse pas n'importe quoi...

Alain a passé la nuit dehors et le docteur sera furieux s'il ne rentre pas assez suite. Le risque : être mis à la porte de la clinique. Alain s'est offert une nuit de liberté, loin du cadre de l'institution qui l'accueille en ce moment. Alain semble apaisé mais pas si tranquille. Il prend le temps mais avance avec nonchalance. Chaque moment compte, vraiment, ou alors pas du tout, ces moments où l'alcool n'est pas au rendez-vous, dans les parages, prêt à surgir. Et pourtant les tentations sont là...

« Mon pauvre Alain, comme vous êtes mal ! » Lydia

Au comptoir du bistro pas loin, dans ces derniers moments avec Lydia avant qu'elle parte pour Orly, Alain fuit des yeux les petits blancs posés devant les habitués au petit matin. Elle lui demande depuis quand il n'a pas bu. Il répond quatre mois, enfin à peu près, il précise. A la louche.



On n'a pas compté le nombre exact de jours, comme le proposent les Alcooliques Anonymes, pour s'approcher d'une réelle abstinence, celle qui compte. On n'en est pas là, ou du moins ce n'est probablement pas l'état d'esprit de la clinique qui le soigne... Pas une goutte d'alcool depuis la fin du traitement, ce traitement qui consiste à vous faire boire, boire et boire, nous explique Alain, à en crever... Pas de raison que le voisin de comptoir, un petit vieux le verre à la main, n'entre pas dans la discussion et demande à l'intéressé si le traitement est dur. Suffisamment pour qu'Alain en ait été surpris. S'il avait su, il ne l'aurait pas accepté.

Où en est-on désormais ? Que reste-t-il ? Rien, répond Alain, comme une évidence. Le rien pour le vide en lui. Alors tout est bon à prendre, même le chèque que Lydia lui tend en paiement d'une dette de jeu datant de plus de quatre ans... Elle s'interroge sur les raisons pour lesquelles Alain reste là, dans cette ville de banlieue qui lui semble si triste, et dans cette clinique alors qu'il est guéri. Il s'y sent bien, voilà tout, mais son regard et son ton de voix en disent long sur cette fragilité d'une abstinence choisie mais encombrante. Le cocon n'a pas encore libéré le buveur de son addiction. Il faut le temps. Laissons à Alain ce temps, ce temps d'un abri avant l'entrée dans la vie, la vie parisienne le concernant, une vie, une ville qui lui fait peur... Lydia le trouve malheureux, mais sûrement pas lâche, et lui propose de l'accompagner à New York, au moins qu'il vienne au plus vite pour finir son histoire avec Dorothy. Lui demande, supplie, au contraire, que ce soit Lydia qui reste, qu'elle ne parte pas, qu'elle ne le laisse pas. Il a besoin d'elle. La situation est grave. Il est encore très fragile... Mais on a besoin d'elle aussi à New York. Elle le laisse à son pire ennemi, dit-elle, avant de l'abandonner à la porte de la maison de santé du Docteur La Barbinais, maison présentée sur la plaque à l'entrée comme proposant des cures de repos et une surveillance médicale. Lydia essuiera un dernier refus de la part d'Alain qui lui confirme avec vigueur qu'il ne la retrouvera jamais à New York. C'est bien trop tard...

« Une vie de malade, c'est réglé, c'est simple. On est à l'abri. Je n'ai pas très envie de rentrer dans la vie. Paris me fait peur. » Alain



Entrons dans cette belle bâtisse bourgeoise, où l'on est installé en chambre comme chez soi, un lit confortable, une cheminée sur laquelle est alignée une rangée de livres, de grandes lampes à pétrole, des tableaux aux murs dans une superficie de suite hôtelière. Sur un très beau miroir, la date du 23 juillet est inscrite en grand au marqueur noir et entourée solennellement comme un jour clés, en attente, à ne pas laisser filer... On nous appelle pour le déjeuner, comme on appellerait le propriétaire des lieux. On ne dit pas Monsieur, ou Alain, mais Monsieur Alain. Monsieur Alain descendra alors dans la petite salle à manger où sont attablés déjà cinq convives. Il y a du vin à table, et de l'eau. Une carafe de chaque. En bout de table trône Monsieur le Docteur, qui s'éclipsera assez vite... La voisine d'Alain fait remarquer au jeune homme que s'il en est là, c'est qu'il est bien trop difficile concernant ses affaires sentimentales. Un éternel insatisfait alors ? La discussion de deux soixantaines tourne, elle, autour d'Aristote et de son libre arbitre, la raison dominant la volonté...

Le docteur a laissé visiblement entendre aux pensionnaires qu'Alain allait les quitter prochainement, même si ici il se sent en famille, comme il dit, avec un sourire sincère. Ses parents sont en province, ils sont très vieux et il ne les connaît plus. L'une compatit, d'autres sont sans pitié... Alain ne jouera pas au billard avec les autres. Il prend le temps de s'ennuyer dans sa chambre, rêve en regardant des photos de sa femme, fait semblant de jouer aux échecs, découpe dans les journaux des articles, comme celui évoquant la mort d'un enfant ou le suicide de Marilyn Monroe, joue avec quelques objets qui traînent là, empile sur la tranche des paquets de cigarette, accroche au miroir le chèque de Lydia, écrit sur des feuilles volantes de la littérature, des mots vite raturés, déloge de son chiffon un revolver, vérifie que son chargeur est plein et enfin regarde par la fenêtre ce qui se vit au-dehors, mais qui ne l'atteint plus... Sur le miroir, toujours cette date du 23 juillet comme un appel au basculement.

« Jeunesse brûlée à faire la foire, et maintenant des problèmes. »

Un pensionnaire de la maison du docteur La Barbinais

La visite quotidienne du médecin, si elle semble être de routine, est loin de l'être en fin de compte. Le docteur s'inquiète de la toute première



sortie nocturne de son protégé. Alain n'a pas quitté Versailles. Rassurons le Maître des lieux qui s'inquiète de possibles imprudences. Et si Alain était en compagnie d'une dame, alors c'est bien plus rassurant pour Monsieur le Docteur semble-t-il...

Il faut rattraper le temps perdu, et peut-être songer à quitter le cocoon familial. Puisque Alain est guéri, affirme le médecin, on ne peut le garder ici, du moins pas indéfiniment. Attention, prévient Alain, s'il part de la clinique, il se remettra à boire, tôt ou tard, affirme-t-il avec une assurance qu'il n'avait pas encore montrée jusqu'à présent. On lui demande si les nouvelles d'Amérique sont bonnes, comme une proposition de voir plus loin que cette chambre et ce séjour confortable en institution, et une promesse de retour à la vie, avec un peu de patience. Mais Alain a déjà beaucoup attendu dans sa vie, en vain, que quelque chose se passe. Et les attentes du médecin, à savoir le retour de l'être aimé, sont illusoire.

Dorothy a perdu confiance dans le rétablissement possible de son mari, et elle a bien raison, affirme Alain même si le médecin est bien plus confiant que lui, et fait reposer son jugement sur un constat. Alain s'en sort très bien jusqu'à présent, et ça durera. Alain rappelle qu'il y a deux ans, avant leur mariage, les promesses d'arrêter étaient là, mais elles n'ont pas été tenues. Que faire de cette angoisse perpétuelle que trimbale Alain ? Le temps fera son affaire affirme un médecin qui met en avant la volonté, cette histoire de volonté qui clôt tout débat. Il suffirait de s'en remettre à elle. Ce qui fait doucement sourire Alain. Comment faire appel à la volonté d'Alain quand le mal est au coeur de cette volonté, et que c'est elle qui est prise en charge ici dans le soin ? Soigner la volonté d'Alain c'est l'éloigner des tentations, et ces tentations c'est au coeur des soirées parisiennes qu'il les affrontera. Il doit faire venir sa femme des Etats-Unis et partir loin dans le sud de la France...

Alain l'assure, il sera parti d'ici la fin de la semaine, non pas pour ouvrir une boutique d'antiquités d'avant-guerre, comme le suggère le Docteur faisant référence à une vieille idée que son patient avait exprimée, mais pour simplement voir ailleurs sans savoir où. « La vie est bonne. », lui affirme le médecin, pas si convaincu. Mais en quoi est-elle bonne ? Questionne Alain le regard perdu, sans perspective visiblement, et criblé



de dettes. Le revolver refait surface avant que la décision soit prise d'en finir dès le lendemain, une bonne fois pour toutes. Demain il se tue...

« La vie ne va pas assez vite, alors je l'accélère, je la redresse. » Alain

Nouvelle journée qui démarre en trombe, avec de nouveaux objectifs : se rendre à Paris, encaisser un chèque, voir quelques vieux amis mais revenir avant la nuit tombée. Tout en s'habillant, Alain réfléchit au télégramme qu'il enverra, ou pas, à sa femme outre-Atlantique, comme le lui a suggéré le médecin. Pas facile de trouver la bonne formule pour rassurer Dorothy, ou la brusquer, dans tous les cas la faire revenir. Alain est guéri et a des projets de voyage. C'est du moins ce qu'elle doit entendre. Il déchire tous ces brouillons du journal de bord qu'il tenait jusqu'à présent mais qui n'était que littérature visiblement...

Alain est un jeune homme élégant, costard cravate et boutons de manchette. Il sort de la clinique en pleine forme, va s'acheter des cigarettes au bar tabac du coin et, après avoir offert au comptoir un petit blanc aux livreurs de passage, leur demande de le déposer à Paris. Il ne boira pas un verre avec eux, car il ne boit pas d'alcool. C'est affirmé sans hésitation, sans avoir à en donner la raison malgré la surprise des deux livreurs... En route pour Paris, "la ville de toutes les orgies", lançait Alain à vive voix pour faire rager la maîtresse de maison qui s'inquiétait qu'il ne rentre qu'au jour comme on disait à l'époque pour signifier qu'on avait passé la nuit dehors...

« Ne me dites pas que vous avez changé. C'était toujours votre premier verre. Pour raccorder vous disiez. »

Charly, le barman, surpris qu'Alain ne boive pas d'alcool.

Première escale, la banque, pour échanger le chèque de Lydia contre deux trois dizaines de billets de cent francs, sous le regard suspicieux du banquier... Deuxième escale, l'accueil d'un hôtel où Alain a vécu plusieurs années. Il cherche un ami à lui, un certain Bernard. Il n'est plus là, alors détour par le bar de l'hôtel pour essayer de le joindre au téléphone tout en causant avec Charly, le barman si content de retrouver Monsieur Leroy, comme il l'appelle. Il insiste pour lui servir un cocktail alcoolisé, et



est déçu qu'Alain ait changé, à savoir qu'il ne touche plus à l'alcool... On prend malgré tout des nouvelles des amis du temps passé. Le voisin de comptoir d'Alain boit, lui, une bière au petit-déjeuner pour lutter contre, apparemment, sa gueule de bois. Il se rappelle aux bons souvenirs d'Alain. Ils se sont croisés il y a cinq ou six ans à la feria de Pampelune, en Espagne. Alain coupera court à cette discussion qui semble l'embarrasser, au point de presque renverser le verre que Charly lui a versé et qu'il ne boira pas. De mauvais souvenirs peut-être ou alors le désir de laisser tout ça derrière lui, à savoir le temps passé des beuveries...

Charly fait remarquer à Alain qu'il n'a pas bonne mine. Ce n'est pas le premier à le noter. Le temps a passé, l'alcool et les soins qui ont suivi ont impacté le jeune homme. Il a été malade, mais ça va mieux, explique-t-il. Il ne boit plus du tout d'alcool, il ne doit pas boire. Charly avait souvent évoqué le sujet par le passé mais Alain avait alors sa réponse toute faite à l'époque : « *Drôle d'opinion pour un barman !* » Alain a changé, lui qui était si vivant, nous dit une dame de l'hôtel qui l'a bien connu, même s'il avait des coups de cafard, lui précise tout de même le barman...

« *Les New-yorkais s'enfoncent dans leur ville comme des drogués.* »

Fanny

New York est une intoxication, nous explique Fanny, la femme de Bernard, un vieil ami d'Alain qui vit désormais maritalement avec les deux filles de sa compagne. Alain défend la ville américaine. Il s'y sent plus tranquille, même si Bernard tient la vie d'Alain à New York comme responsable de son besoin d'un séjour de repos. Il aurait aimé lui rendre visite à Versailles, mais le Docteur lui avait interdit pour cause de nécessité d'un isolement total d'Alain. Si ce dernier est revenu se soigner en France, plutôt que de rester à New York pour le faire c'est que sa femme Dorothy ne voulait plus de lui.

Alain se sent désormais guéri, stérilisé corps et âme, comme il dit... Il se confie à son ami sur le vide qu'il ressent. Il ne s'agit plus de tenir le coup, comme le suggère Bernard mais de partir, pour de bon. C'est pourtant limpide, non ? Bernard doit comprendre, même s'il pense qu'Alain a une idée de la vie qu'il ne doit pas laisser périr. Bernard défend, lui, les



passions, l'intensité de la vie, mais pas de celle qui avait court au temps des saouleries et des coucheries. La vie en famille et son travail sur l'égyptologie peuvent être vécus dans une intensité bien plus profonde, contrairement aux apparences. Bernard s'est éloigné du reste de la bande d'amis du passé, amis qu'il partageait avec Alain. Ses passions désormais ce sont Fanny, ses deux filles, et une maison qui sent le vieux. Il n'y a plus dans ses yeux la brillance d'autrefois, ni l'énergie de sa jeunesse. Il a vieilli, mais c'est pour le mieux. Une autre vie, celle des adultes. Bernard pense que l'angoisse d'Alain vient de son incapacité à passer le cap. Il est enfermé dans son adolescence. Mais Alain ne veut pas vieillir. Difficile d'être un homme, confie-t-il. Alors il abandonne la partie, fatigué de ne pas réussir à sortir de sa médiocrité dorée, comme la nomme Bernard. Tout dans sa promenade en ville avec son ami, des enfants qui jouent aux adolescentes qui rigolent, lui rappelle que remplir sa jeunesse n'a été qu'une promesse non tenue...

Mais alors, comment tout cela a-t-il commencé ? Comment l'usage d'alcool sans modération a-t-il fait son apparition ? Questionne Bernard. L'alcool était déjà là, à l'affût, « *dans ses veines avant qu'il y réfléchisse* ». Alain a commencé par boire pour attendre les choses, les femmes, l'argent, l'action. L'ivresse pour supporter l'attente, vaine, de son point de vue. Il y eu des femmes, certes, mais il ne les a pas eues. Alain a bu car il faisait mal l'amour... Alain quittera Bernard sur des reproches de trop de certitudes médiocres, dit-il. Son ami lui propose pourtant d'apprendre la patience en venant vivre chez lui un temps. Il décline l'offre. Il attendait de Bernard qu'il l'aide à mourir, pas plus...

« La désintoxication, quelle drôle de chose. Pourquoi faire semblant de se désintoxiquer, mon Dieu » Un ami d'Eva

Nouvelle escale, un marché parisien en compagnie d'Eva, une ancienne conquête, qui sait ?... Elle n'a pas le même regard sur la vie que Bernard. Elle n'a pas changé, elle, ou si peu. Elle occupe un atelier fréquenté par des artistes qui ont des choses à dire à la volée sur la désintoxication. Il est dit, à l'emporte-pièce, « *qu'on fait semblant, par gentillesse, pour faire plaisir à quelques amis inquiets, pour ne pas laisser*



cette pauvre humanité seule, dans son malheur. », ou peut-être parce que l'on a peur de crever, rappelle la jeune femme. « Les poètes n'ont pas besoin de la drogue pour se jeter à la limite de la vie et de la mort. Ce qui m'a ramené à la drogue, justement, c'est le goût du risque que nous avons dans le sang. », affirme l'un des compagnons d'art de la jeune femme. « La drogue, c'est encore la vie. C'est embêtant, comme la vie. » Alain reproche à Eva et à ses compagnons, dont un ancien ami à lui, d'avoir trouvé un alibi en tentant de construire une oeuvre, mais d'avoir en fait choisi la tranquillité...

« Alain Leroy. Petit camarade du Djebel, et des mauvais lieux de la rive gauche. Bon officier dans son temps. Merveilleux ami. Un peu ivrogne. Un peu beaucoup. Toujours chez les femmes. Aucune conscience politique. On ne peut pas compter sur lui. Dommage. »

Les frères Minville font une présentation d'Alain à un ami de passage.

Deux vieux amis d'Alain, les frères Minville, à peine sortis de prison, compères des lieux de perdution de la rive gauche des années soixante, amis qu'il retrouve à la terrasse du Flore, préparent encore et toujours des actions politiques, celles de l'OAS, après une guerre d'Algérie à laquelle ils ont participé avec Alain. Mais celui-ci les décourage vivement, s'ils ne veulent pas retourner en prison... Ils abandonnent leur ami là, tant pis pour lui, un verre de vin laissé plein à ses côtés. Les passants défilent devant le Flore de Saint-Germain-des-Prés, une jolie fille lui fait un appel du regard. Alain boit ce verre qui lui tend le bras, mais est pris de vertiges et sueurs froides. L'alcool se rappelle à son bon souvenir. Alain est étourdi et tient à peine debout. « *Lavie sait nous humilier. », pense-t-il...*

Il va alors se réfugier, et se reposer, chez un ami de la grande bourgeoisie qui l'a invité à dîner. Ce sera sa dernière escale. « *Après une désintoxication, le premier verre vous rend malade à en mourir. Après, malheureusement, ça s'arrange.* », explique l'amie de la maîtresse de maison qui recommande un peu de sommeil... Au réveil, deux cachets d'aspirine feront l'affaire, avant de rejoindre la table des invités, une dizaine de personnes à la tête bien faite et bien pleine qui dissertent, entre autres, sur l'érotisme asiatique. Parmi ces invités, un homme pédant et bien collet monté



dit ne pas supporter les ivrognes et leurs exploits malheureux, comme celui que réalisa Alain dans le passé, se couchant sur la tombe du soldat inconnu une nuit d'ivresse...

A la fin du repas, pour Alain ce sera un café, puis un cognac, puis un beau discours sur les ivrognes, parents pauvres qui le savent bien mais qui s'effacent très vite. On est bien seul à boire autant désormais. Le temps a passé et "l'ivrogne" repentí est devenu un animal étrange que l'on observe du coin de l'oeil. On est content qu'il soit de retour mais la tension est palpable. Il n'est plus le même, alors on guette ses moindres faits et gestes, avec un peu de compassion et peut-être même de la pitié dans ce regard en biais... Alain, déjà saoul, brise son verre et s'entaille la main. Il ne sent plus rien, n'a plus rien, ne peut mettre la main sur rien. Plus rien ne lui est désormais accessible. Tout lui fait peur. Pas moyen de toucher ou de prendre qui que ce soit, quoique ce soit. Tout lui échappe désormais. Il aurait pourtant aimé capturer les gens. Alors il va tenter la mort, qui le sera peut-être plus, elle, accessible. Il va partir, il est déjà en retard...

« Je tiens à vous dire Monsieur, que pas plus que vous, je ne trouve drôle de se coucher sur une tombe. Quand il est si facile de l'ouvrir et de se coucher dedans. »

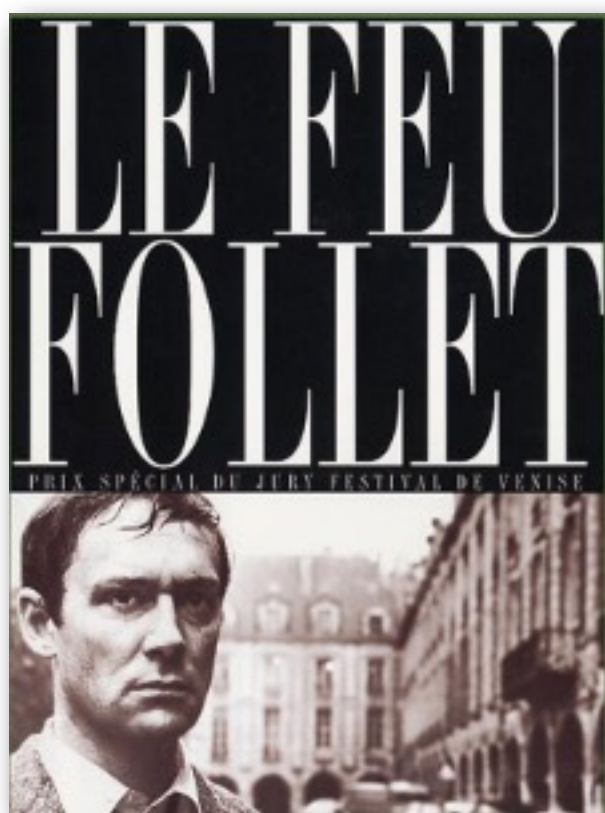
Alain, à l'homme ne supportant pas les histoires d'ivrognes

Affalé sur son lit, dans cette chambre cossue de la clinique du Docteur La Barbinais, une bouteille de champagne, probablement vide, au pied du lit, Alain cuve, comme on dit... Au réveil du petit matin, il ouvre les rideaux, boit une grande gorgée d'eau, remet quelques billets à la jeune femme de service pour qu'elle passe le mot de ne pas le déranger avant midi, range sa chambre, fait sa valise, se rase, répond au coup de fil d'une amie, décline une invitation à déjeuner, fume une cigarette, termine son livre, prend en main son revolver posé sur sa table de nuit, et... se tire une balle dans le coeur. Les mots inscrits alors à l'écran sont les suivants :
« Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimé. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile. »

Il n'aura pas attendu le 23 juillet. Tout s'est passé dans cette journée



du 6 juin (d'après le calendrier du café de Flore), et c'est au matin du 7 juin qu'il se donnera la mort... Alain aurait pu ne pas en arriver là, ou alors pas si tôt, qui sait ? L'aventure d'une journée et d'une nuit dans un Paris, mais aussi peut-être des amis qui ne l'atteignent plus, ont éteint le moindre doute sur son envie d'en finir, une bonne fois pour toutes. A défaut du retour de sa femme Dorothy, même celui de l'alcool, un autre amour de sa vie, ne suffira pas à rallumer la flamme. La vie d'Alain s'arrête là puisqu'elle n'a plus de saveur. A l'image de *Gatsby le Magnifique*, personnage central du roman de Scott Fitzgerald dont Alain lit les dernières pages avant de se donner la mort, la belle et grande vie est passée, la luminosité du feu follet s'est éteinte, alors à quoi bon ?



Le feu follet

Un film de Louis Malle
Sorti en salles en octobre 1963
Distribution : Maurice Ronet,
Lena Skerta, Yvonne Clech
Durée : 1h50